

Jules Étienne

Le rire du corps

Propos recueillis par Jean-Christophe Planche

Derrière Jules Étienne se cache Julot, le Julot des Cousins. À moins que ce ne soit le contraire. Présent en ce début octobre 2005 au Channel avec les élèves de l'école de Phare Ponleu Selpak (Cambodge) durant plus d'une semaine, afin de préparer leur tournée en France, nous avons profité de l'occasion pour nous entretenir avec lui, histoire de prouver qu'un clown a plein de choses à raconter sur le monde et son art. Un entretien placé sous le signe des trois C : Cambodge, Cousins, Calais.

Après avoir travaillé, dès 1981, pendant près de dix ans dans des cirques traditionnels et des cabarets, ou encore fait la manche dans la rue, il fonde, en 1990, avec Lolo et René, le trio des Cousins, compagnie avec laquelle il continue de tourner dans le monde entier.

E N T R E T I E N

Comment s'est effectuée la rencontre avec les jeunes circassiens cambodgiens que vous accompagnez pour leur tournée en France ?

Jules Étienne : Comme la plupart des rencontres importantes, celle-ci est le résultat d'un concours de circonstances. En 2001, nous ressentions tous les trois la nécessité de prendre un peu de recul par rapport à notre trio des Cousins. Nous avons décidé de nous accorder sept mois avant la création d'un nouveau spectacle. Sept mois pendant lesquels chacun d'entre nous pourrait faire de nouvelles rencontres et se ressourcer. Par l'intermédiaire d'un ami, j'ai alors rencontré Khuon Det et le projet Phare Ponleu Selpak qui existe depuis 1994. À l'origine, l'association est née dans un camp de réfugiés sur la frontière thaïlandaise. Le Cambodge sortait à peine de la guerre menée par les Vietnamiens contre les Khmers rouges et il y avait énormément de jeunes sans toit ni famille. Quelques jeunes du camp ont reçu des cours de dessin proposés par une Française dans le but de les aider à évacuer les tensions. Quand la situation est redevenue plus normale, certains, dont Det, ont eu envie de créer une association qui aiderait les jeunes en difficulté à trouver une place grâce au dessin, à la musique, au théâtre et à l'éducation. Aujourd'hui, Phare Ponleu Selpak fonctionne comme une école reconnue qui accueille tous les jours plus de huit

cents enfants encadrés par une trentaine d'enseignants. Ce projet s'est assez vite accompagné du développement d'une école de cirque : Det se rendait compte que certains enfants étaient irrécupérables par l'école traditionnelle et il pensait que la pratique circassienne pouvait les aider. Quand je les ai rencontrés, ils cherchaient à développer cette école. Je suis parti au Cambodge pour me rendre compte sur place et j'ai été immédiatement conquis.

Quel travail avez-vous effectué avec ces jeunes Cambodgiens ?

C'est le travail du collectif *Clowns d'ailleurs et d'ici* dont je fais partie. Nous avons commencé par des échanges aidés par l'Association Française d'Action Artistique, dépendant du Ministère des affaires étrangères. Le directeur de l'école est venu assister à des festivals de théâtre de rue en France, des élèves ont fait des stages dans les écoles de cirque de Châlons-en-Champagne et de Lomme pendant que des artistes belges, espagnols ou français donnaient des stages au Cambodge. Il s'agissait d'ouvrir les horizons, de faire se rencontrer des mondes très différents. Je suis pour ma part allé au Cambodge chaque année. Le travail portait sur des fondamentaux du cirque : comment entrer et sortir de scène, comment faire face au public. Peu à peu, les progrès ont été tels qu'il nous a semblé possible de concevoir

des spectacles qui pourraient tourner en France. C'est ainsi que sont nés *Holiday ban touy ban tom* avec la complicité de Caroline Obin et *Phum style* dont je m'occupe plus particulièrement.

Ces spectacles ne risquent-ils pas d'être perçus avec sympathie et compassion plus que comme des propositions artistiques à part entière ?

Si c'était le cas, cela signifierait que nous avons échoué. Quand nous présentons le projet, nous ne donnons l'histoire de sa gestation que pour information. L'important est ce qui est présenté. Cela fait quand même un moment que l'école de cirque fonctionne : beaucoup des jeunes qui y participent ont résolu leurs problèmes. Ils sont scolarisés, reconnus comme artistes par leur entourage. Ce ne sont pas des spectacles de jeunes en difficulté. Il ne s'agit pas d'être naïf : la tradition du cirque est profondément ancrée en France, il y a des écoles, un renouvellement constant des pratiques. Le cirque cambodgien n'a pas la même ouverture.

Après avoir sensibilisé les jeunes à la nécessité d'être rigoureux, à la technique, nous essayons de les rendre de plus en plus créatifs. Ils travaillent sur le spectacle puis nous intervenons pour donner des conseils, affiner des caractères ou travailler les mises en place. Nous apprenons autant de ces artistes que nous leur apprenons. Le succès rencontré par ces spectacles ne vient pas de la virtuosité technique de leurs interprètes ni de leur exotisme – même si cela joue un rôle –, mais plutôt de leur générosité, de l'éclatante fraîcheur que ces circassiens manifestent dans leur jeu.

Qu'avez-vous appris au contact de la culture cambodgienne ?

Même si je parle maintenant un peu le cambodgien et que je commence à mieux comprendre les habitants de ce pays, de nombreux codes m'échappent encore ! Ce qui me frappe d'abord est à quel point les Cambodgiens sont des gens adorables avec lesquels il est facile

de communiquer et de travailler. Il existe bien d'autres peuples dans le monde dont l'art de vivre est enchanteur mais celui des Cambodgiens l'est particulièrement. Il me semble que nous sommes,

Occidentaux et Asiatiques, ou du moins Français et Cambodgiens, sur des logiques de pensées très différentes. Nous n'avons par exemple pas la même conception du temps. Nous sommes habitués à planifier notre vie, à nous projeter dans dix ans, à anticiper. Au Cambodge, on vit d'abord l'instant présent. C'est quelquefois difficile à gérer mais cela nous oblige à penser autrement. Les jeunes que j'accompagne sont d'une grande sagesse. Ils respectent Det qui est aussi un maître de vie dont la droiture inspire. Le Cambodge reste l'un des pays les plus pauvres d'Asie, un tiers de sa population survivant avec moins d'un dollar par jour. Quand ces jeunes arrivent en France, ils sont bien sûr émerveillés par les maisons fastueuses avec machine à laver, douche, chauffage et un confort ahurissant. Pourtant, tous sont contents de rentrer chez eux d'abord parce qu'ils ramènent un peu d'argent à leur famille mais aussi parce que là-bas, ils ont un rôle dans le pays, ils ont un statut. Quand ils sont ici, ils ne sont rien. Ils se rendent bien compte que vivre ici ne serait pas facile pour eux : il y a un autre rythme, moins de solidarités familiales. Ils savent faire la part des choses et m'invitent à la faire moi aussi. Le contact de ces jeunes Cambodgiens me grandit.

Que deviennent les Cousins dans ce contexte ?

Avec les Cousins, nous avons accumulé beaucoup de fatigue. Il n'est pas facile d'être toujours ensemble, à trois. Les tournées avec les déplacements, les hôtels, les restaurants s'enchaînent et arrive un moment où on a le sentiment de se répéter, de raconter toujours la même histoire aux gens qu'on rencontre. On arrive à un stade où on n'a plus grand-chose à se dire dans la compagnie et où le plaisir qui reste est celui que nous éprouvons sur scène. Nous souhaitons tous avoir plus de temps à côté. Nous avons décidé depuis peu de ne plus travailler que six mois de l'année ensemble. Pendant les six autres mois, chacun fera ce qu'il a envie de faire. Cela fait quinze ans que nous sommes ensemble et pendant quinze ans nous ne nous sommes jamais ennuyés à travailler côte à côte. C'est une immense chance. Les seuls soucis que nous rencontrons sont ceux auxquels sont confrontées toutes les personnes qui vivent en groupe ou en couple. Ce sont des soucis de famille. Notre force est que nous avons toujours des choses à nous dire quand nous sommes sur scène. Cette complicité est très précieuse et nous voulons la préserver.

En quoi le cirque traditionnel inspire-t-il votre trio ?

Nous reprenons la tradition des clowns classiques. René joue le rôle de l'auguste, qui est le benêt qui fait toujours des gaffes volontairement ou pas. Lolo est dans l'emploi du contre-pitre, le fourbe qui se situe entre les deux autres. Quant à moi, j'incarne le clown blanc, celui qui dirige bien qu'il ne soit pas forcément le plus fin ni le plus intelligent. Plutôt que d'en faire un numéro, nous nous sommes approprié ces caractères qui nous correspondaient et les développons sur toute la longueur d'un spectacle. Nous sommes également nourris d'autres pratiques circassiennes puisque Lolo est jongleur, René pratique le monocycle et que je suis acrobate. Nos spectacles sont des combinaisons de ces différents éléments. Nous sommes toujours trois sur scène. Même quand l'un d'entre nous est mis en avant dans un numéro de jonglage par exemple, les deux autres font autre chose en fond de scène, comme en contrepoint. Nos spectacles sont très simples et spontanés. Ils reposent sur la précision d'exécution, sur le rythme et l'énergie. L'énergie que nous renvoyons au public suscite rires et applaudissements qui nous dopent en retour et cela fait monter l'intensité du spectacle qui prend presque naturellement de la vitesse. L'effet d'entraînement est mutuel. Si on ajoute les improvisations que nous nous autorisons, cela donne des moments vraiment grisants.

Que pensez-vous d'une opposition entre un bon rire élitiste qui serait celui de l'esprit et un rire plus vulgaire qui serait celui du corps ?

Nous nous inscrivons de manière évidente dans la tradition du burlesque, du rire lié au corps. Nos maîtres sont Buster Keaton, Laurel et Hardi, les grands clowns... Nous ne réfléchissons pas vraiment sur notre pratique sauf quand il s'agit de monter les dossiers sur les spectacles : nous sommes bien obligés d'explicitier nos intentions. Nous ne serions pas pris au sérieux si nous expliquions que nous souhaitons simplement faire rire ! Pourtant, c'est la vérité. Le fait que nous n'ayons pas de message ne signifie pas que nous n'avons rien à dire. Ce qui nous importe est d'amener de l'humanité. Nous osons quelquefois des blagues qui nous semblent éculées mais elles font rire quand même tellement elles sont naturelles. Nous visionnons des films burlesques pour nourrir notre inspiration mais nous ne nous demandons pas pourquoi ni sur quoi faire rire les gens. Nous fonctionnons à l'instinct. Le comique que nous pratiquons est très visuel, repose sur une chorégraphie. La spontanéité suppose un travail précis sur le rythme et les enchaînements. La réussite d'un gag est une mécanique de grande précision. Le gag en lui-

même importe peu : tout repose sur la manière de l'exécuter. La différence est nette par exemple entre Tati et Laurel et Hardi. Chez Tati, le gag est amené par petites touches et naît de l'étonnement. Chez Laurel et Hardi, tout est prévisible et on rit quand même tellement la réalisation est parfaite. La différence ne se situe pas entre bon ou mauvais rire mais entre bonne exécution ou non. Il s'agit d'un rire libérateur. Nous voyons parfois des spectateurs, surtout des notables, qui veulent rester dans leur rôle social, ne pas s'abaisser à rire de quelque chose d'aussi apparemment grossier. Ils veulent comprendre d'abord, juger si cela mérite de rire, puis rire. Ils n'en ont pas le temps. Leur corps les oblige à rire comme pour répondre à un besoin irrépressible. C'est un rire carnavalesque, presque enfantin. Ce rire naturel et partagé est un réel bonheur.

Comment expliquer cette fidélité qui vous lie au Channel ?

Il s'agit encore une fois d'une rencontre, tout simplement, même si cela avait mal commencé puisque nous n'avons pas pu jouer la première fois que nous avons été programmés à Calais : le théâtre municipal était cadencassé pour cause de grève. Nous nous sommes rattrapés depuis puisque nous avons joué au théâtre mais aussi au parc Richelieu, au Passager. Nous avons créé un spectacle à Calais, fait une ouverture de saison, raté une carte blanche. Tout cela repose sur les relations de confiance que nous avons nouées avec la scène nationale. Quand nous nous rendons dans une vraie scène nationale – je veux dire une scène nationale qui ne soit pas dans une friche avec un petit budget –, nous avons souvent peu de contact avec les gens qui nous ont programmés. Ici, nous connaissons tout le monde. Le Channel est évidemment une équipe mais nous sentons fortement que c'est aussi un public. Il existe bien d'autres lieux qui ont leurs fidèles, leurs abonnés mais il nous semble qu'à Calais l'existence de manifestations comme *Jours de fête* et *Feux d'hiver* ou la programmation au Passager permettent de brasser des publics différents. C'est un lieu dans lequel existe un public qui suit en confiance. Nous nous retrouvons dans cette sincérité, dans cette spontanéité. Le rire calaisien a une saveur unique.

Nous voyons parfois des spectateurs, surtout des notables, qui veulent rester dans leur rôle social, ne pas s'abaisser à rire de quelque chose d'aussi apparemment grossier. Ils veulent comprendre d'abord, juger si cela mérite de rire, puis rire.

Nous ne serions pas pris au sérieux si nous expliquions que nous souhaitons simplement faire rire ! Pourtant, c'est la vérité. Le fait que nous n'ayons pas de message ne signifie pas que nous n'avons rien à dire. Ce qui nous importe est d'amener de l'humanité.

Feux d'hiver, les Cousins,
Le Channel,
dimanche 28 décembre 2003
Photo Michel Vanden Eeckhoudt.

**Les Cahiers du Channel
ont donné la parole à :**

- 1 François Guiguet
- 2 Loredana Lanciano
- 3 Pippo Delbono
- 4 Leïla Shahid
- 5 Gilles Taveau
- 6 Johann Le Guillerm
- 7 Denis Declerck
- 8 Alexandre Haslé
- 9 Hugues Falaize
- 10 Jean-Claude Gallotta
- 11 François Delarozière
- 12 Pascal Comelade
- 13 Anne Conti
- 14 KompleXKapharnaûM
- 15 Jacky Hénin
- 16 Francesca Lattuada
- 17 Bernard Stiegler
- 18 Michel Vanden Eeckhoudt
- 19 Jean-Luc Courcoult
- 20 Arnaud Clappier
et Guillaume Poulet

